

« Proust, antisémite ? C'est tout le contraire ! »

L'académicien français Antoine Compagnon est venu donner des leçons au Collège Belgique. Il a parlé du côté juif de Proust. Passionnant et gratuit. C'est le principe.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Antoine Compagnon fait partie des Immortels depuis un mois seulement : il a été élu à l'Académie française le 17 février. Mais, à 71 ans, il a une longue carrière derrière lui en tant que professeur, à la Sorbonne, au Collège de France, en tant qu'essayiste et qu'écrivain. C'est un spécialiste de Montaigne, de Baudelaire, de Pascal et, surtout, de Proust. Il présente et dirige l'édition Pléiade des *Essais* de Marcel Proust à paraître le 21 avril. Et son dernier livre, *Proust du côté juif*, vient d'être publié. Et c'est cette recherche qu'il est venu présenter au Collège Belgique. L'occasion d'en parler avec lui.

Alors Marcel Proust était-il antisémite, comme certaines voix l'avancent aujourd'hui ?

Ah non, c'est tout le contraire. J'entends m'opposer à cette thèse qui est devenue assez répandue et que je juge anachronique. J'ai donc analysé comment l'œuvre de Proust avait été reçue dans les années 20 et 30 et j'ai observé qu'il n'y avait pas chez Proust de honte ou de haine de cette identité juive, qu'il possédait par sa mère, au contraire.

Sans doute Proust utilise-t-il des mots ou des formules, comme « race maudite » qui, aujourd'hui, ne sont plus lues de la même façon.

Il importe tout de même de redresser ces anachronismes. Et l'un des biais pour les redresser, c'est de montrer que les avant-gardes sionistes de son temps revendiquaient Proust. Ces jeunes juifs, les plus fiers de leur identité juive, étaient très fiers de Proust. Ce qui conduit tout de même à réviser le jugement que certains portent aujourd'hui.

Espérez-vous que votre livre pourra y parvenir ?

Je crois en tout cas que le moment est



venu de traiter ce sujet. Pendant longtemps, on n'a pas abordé ces questions à propos de Proust, par discrétion, par pudeur. Proust était de mère juive et de mœurs homosexuelles, mais on n'en parlait pas trop, en tout cas de manière ouverte. Le narrateur de *La recherche du temps perdu* est catholique et hétérosexuel. L'université a mis beaucoup de temps avant d'étudier sérieusement Proust. Pendant longtemps, on n'a pas lu Proust parce qu'il était juif et homosexuel. Et puis il y a un moment où on a commencé à le lire justement parce qu'il était juif et homosexuel. Et c'est à ce moment-là qu'il devient possible et pertinent de faire ce type d'études.

Il est devenu un peu cliché, aujourd'hui, de parler de l'antisémitisme ou du racisme des créateurs d'hier ou d'avant-hier.

Exactement. C'est pour ça aussi qu'il est important de voir les choses à l'aune du

temps. C'est pour ça que c'est le moment d'essayer de lire Proust comme ses premiers lecteurs l'ont lu, de voir comment ils l'ont compris. Je ne conteste pas la légitimité des interprétations de ceux qui peuvent être choqués par la description d'un personnage juif de Proust. Lire, c'est faire des malentendus. C'est toujours le cas. On a le droit de faire des interprétations en fonction de son propre temps. On a toujours lu comme ça. Mais après une première lecture qui correspond à ses préjugés d'aujourd'hui, c'est aussi pas mal d'aller voir les préjugés d'hier.

**Proust du côté juif**

★ ★ ★
ANTOINE COMPAGNON
Gallimard / Bibliothèque
illustrée des Histoires
430 p., 32 €
ebook 22,99 €

Pour Antoine Compagnon, « c'est le moment d'essayer de lire Proust comme ses premiers lecteurs l'ont lu, de voir comment ils l'ont compris ».

© D.R.

guerre Le Collège Belgique soutient l'Académie de Kiev

J.-C.V.

C'est au Collège Belgique qu'Antoine Compagnon a donné cette leçon sur Marcel Proust. Gratuitement, évidemment. Et au Palais des Académies, face au Palais royal, à Bruxelles. Mais il y a aussi des leçons décentralisées en Wallonie. Mais c'est quoi le Collège Belgique ?

Cette institution a été fondée en 2009 sous l'égide de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, en associant l'Académie royale de médecine de Belgique et l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Et avec le parrainage du Collège de France. Mission ? « Mettre à la disposition des citoyens des ressources et des savoirs essentiels à la compréhension du monde complexe dans lequel ils vivent », afin de contribuer « à la formation et à la constitution de femmes et d'hommes libres, enclins à faire constamment le pari de l'intelligence et du progrès de l'esprit humain. »

Prochaines leçons ? L'anglicanisme en Angleterre en 1830, le traitement des épidémies dans la Chine impériale, Bruegel et l'Italie, la culture scientifique à l'ère des fake news...

Quel est le public ? « Comme celui du Collège de France, le public du Collège Belgique est hétérogène », répond Antoine Compagnon. « Il y a au moins trois publics différents. Des étudiants qui suivent le professeur ou l'intitulé de la leçon ; des personnes cultivées et intéressées ; et les spécialistes, qui parfois en savent plus que vous sur le sujet et qui risquent de vous prendre en défaut. »

« Nous avons eu plus de cent personnes pour les leçons du professeur Compagnon », ajoute Jean Leclercq, administrateur délégué du Collège Belgique. « Ce qui est très bien, parce que

nous recommençons maintenant les conférences en présentiel. Tout le monde y est le bienvenu, gratuitement, mais il faut s'inscrire sur le site. Cette année, on célèbre les 250 ans de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, on va assurer des moments plus festifs à Bruxelles et dans différentes villes de Wallonie. Et par exemple, à Liège, on va recevoir William Marx, titulaire de la chaire de littératures comparées au Collège de France. »

La solidarité

Il n'y a pas que le festif, toujours intellectuel évidemment, il y a aussi la solidarité. « Nous allons nous mettre en rapport avec l'Académie de Kiev », poursuit Jean Leclercq. « Pour soutenir les intellectuels, les scientifiques ukrainiens, on a décidé de mettre au point un cycle de cours et de conférences qui seront données par des collègues ukrainiens, soit depuis leur pays, mais ils seront sans doute très peu, soit depuis des pays limitrophes, Pologne, Roumanie ou même peut-être depuis la Belgique. Ce seront des visioconférences. Il ne s'agira pas de faire du commentaire géopolitique ou de la géostratégie, mais de permettre à nos collègues de continuer leur travail, d'assurer une diffusion en langue française et en langue anglaise et, bien sûr, avec une rétribution importante, puisque nous payons nos professeurs. Mais là, nous allons vraiment faire un effort pour les soutenir financièrement lors de leurs cours conférences. Ce sera une façon pour le Collège et les Académies de donner la parole à des gens qui ne peuvent plus l'avoir. »

Toutes les infos sur le Collège Belgique sur www.academieroyale.be.

Quand les femmes faussent compagnie aux hommes

Dans « Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas » de Magne van den Berg, deux femmes se retirent du monde, pour se protéger des hommes, et sombrent dans une malaisante folie.



Une mécanique verbale millimétrée, parfaitement maîtrisée par Laurence Warin et Marie du Bled.

© JÉRÔME DEJEAN

CATHERINE MAKEREEL

Chez Beckett, deux hommes attendent Godot. Chez Magne Van den Berg, deux femmes attendent de mystérieux visiteurs. Des vagabonds chez l'un comme chez l'autre et surtout un même goût de l'absurde, servi par une logorrhée qui traduit d'existentielles inquiétudes. Dans *Privés de feuilles, les arbres ne bruissent pas*, actuellement aux Martyrs, le huis clos prend pour décor une vieille caravane rouillée. C'est là que se sont réfugiées nos deux protagonistes pour, on l'apprendra plus tard, se protéger de la violence des hommes.

Pour l'heure, Dominique et Gaby se tracassent de ce qu'elles vont porter pour faire bonne figure devant ces hommes énigmatiques qui peuvent à tout moment se pointer. Celle-ci se plaint d'être boudinée dans sa jupe. Celle-là déplore de flotter dans son pantalon depuis qu'elle a fort maigri. Comment faire bonne impression ? Quelle image renvoyer ? Déjà, dans les interstices de conversations en apparence badines, se dessinent le poids du regard, la pression sociale, les indécrotables diktats auxquels ces femmes, même recluses, semblent soumises. Dans une mécanique verbale millimétrée, parfaitement maîtrisée par les deux comédiennes - Laurence Warin dans un flot nerveux et Marie du Bled, à l'opposé, dans une langue récalcitrante, monosyllabique -, on découvre deux êtres enfermés dans leur corps de femme, cloîtrées dans le jugement des autres.

Une ambiance nauséuse

Mise en scène par Georges Lini, la pièce, d'abord guidée par un rire grinçant, glisse vers une ambiance plus nauséuse à mesure que Dominique, avec sa volubilité agitée, resserre son emprise dérangeante sur Gaby, reproduisant le schéma violent et anxiogène de la relation conjugale toxique que cette dernière a justement fui. Étrange objet que cette tragédie qui dit la puissance dévastatrice des conventions et des déséquilibres sociaux sur les femmes, sans jamais pourtant y mettre des mots mais qui, dans un même temps, semble insinuer qu'en l'absence des hommes, ces femmes ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes, prises dans une obsession de flagellation et de ressassement. Sombre et dérangeante perspective !

Jusqu'au 2/04 au Théâtre des Martyrs, Bruxelles.

WOLUBILIS

20010709



wolubilis.be / 02 761 60 30

LE SOIR

© Zvoneck